

Le Violoneux

de Louis Darmont

in : *Écho de Selestat*, 3 janvier 1922 (site Retronews)

Il habitait ans un taudis délabré, sous les combles d'une vieille mesure. Le propriétaire – âme charitable – le sachant honnête homme, l'avait laissé se caser là et jamais le prix du loyer n'avait été réclamé au locataire.

Dans la maison, nul ne savait ni d'où il venait, ni qui il était. Lorsqu'on parlait de lui, on disait : « le Violoneux ». Il ne fréquentait personne, mais il était d'une exquise politesse. Ce miséreux avait des manières de grand seigneur. On en souriait parfois. Qui donc aurait pu se douter que cette triste épave sociale avait été jadis en un lointain pays, un grand artiste, un violoniste d'un si grand talent que les imprésarios se le disputaient à prix d'or. L'argent s'était envolé, les honneurs s'étaient évanouis. Impliqué dans un complot contre la sûreté de la monarchie, ce républicain avait été pourchassé, traqué comme une bête fauve. Il avait du fuit, s'exiler. Et des ans, l'hiver était venu, poudrant à frimas ses longs cheveux bouclés, creusant les rides sur sa bonne grosse figure d'enfant gâté, mais aussi raidissant les doigts qui ne savait plus tenir l'archet qu'en tremblotant, brisant l'inspiration du génial musicien.

Le violoniste n'était plus qu'un violoneux.

Pour vivre, il avait tout vendu, sauf son violon auquel il tenait plus qu'à la vie ; C'était son seul bien. C'était aussi son gagne-pain. Tous les matins et par tous les temps, on le voyait partir, son instrument sous le bras. Parce que de haute taille, sa maigreur se remarquait davantage. Flottant dans une grande houppelande – vestige des temps heureux – mais qui était usé jusqu'à la trame, brûlée par le soleil, verdie par les pluies : le chef recouvert d'un chapeau de feutre à larges bords, mais crasseux et déformé : il allait tout le long du jour par la ville, voûté, cassé et ne se redressait que lorsqu'au coin des rues ou dans les cours, il tirait de son violon des sons plaintifs, un chant mélodieux empreint de mélancolie, de douceur et d'amour.

Les bonniches le connaissaient et l'aimaient. Elles oubliaient la Caisse d'Épargne et lui donnaient deux sous. Le soir venu, il était encore sur la voie publique et c'était encore sous l'archet la même chanson. Un ouvrier passait, qui soudain, s'arrêtait, grave et pensif. Il lui faisait l'aumône en murmurant : « Pauvre vieux !... » La nuit tombait. Alors il regagnait le logis et les voisines l'entendaient grimper dans l'ombre les escaliers, d'un pas qui vacille...

Un jour vint qu'il ne rentra pas seul. C'était en décembre. Mauvaise saison pour le violoneux. La bise du nord soufflait avec rage. La terre était glacée. Dans ses doigts gourds, le vieillard ne sentait plus l'archet. Mais les passants rares, emmitouflés, ne s'arrêtaient pas... Le

violoneux allait plus loin, espérant toujours et quand même ; Soudain, à l'angle d'une borne, il vit un enfant accroupi, transi de froid sous ses guenilles ; le gosse était secoué de gros sanglots et de lourdes larmes sillonnaient ses joues creuses et blêmes. Les grandes misères sont sœurs. Elles ont, cachées, des trésors de tendresses. Le vieux se pencha et pour questionner le petit désespéré, sa grosse voix se fit câline. Simple histoire : le même avait 4 ans à peine. Martyrisé par ses parents, des bohémiens. Il avait abandonné la roulotte, il s'était sauvé. On ne l'avait pas recherché, trop heureux d'être débarrassé d'une charge importune. Comment était-il venu s'échouer là . Il n'aurait pu le dire. Il ne savait plus que ceci : « Est-ce qu'on met longtemps pour mourir ?... »

Le temps passe... Le violoneux est plus voûté, plus cassé et même, lorsqu'il prend l'archet, il ne peut plus se redresser. Pourtant il est heureux, dans sa misère parce qu'il a, près de lui, un petit être qu'il aime et dont il est aimé. Depuis le jour où il l'a recueilli, l'enfant a grandi. C'est maintenant un joli garçon dont le doux et frais visage rayonne de la joie de vivre. Ses cheveux blonds aux boucles soyeuses encadrent un front pur. Le vieillard l'a dorloté, comme l'eût fait une mère. Quand la recette est maigre, le vieillard disait à l'enfant : « Mange, mon petit ! Moi, je n'ai pas faim aujourd'hui ». un vieux a besoin de si peu de chose, affirma-t-il. Le matin, le violoneux conduisait le bambin à l'école enfantine. Il l'allait chercher le soir.

Et ce fut encore en décembre... Il neigeait. Ce jour-là, le violoneux était resté dans son taudis. Assis sur un grabat, le regard fixe, hébété, il ne voyait rien : il songeait. A ses pieds, son violon gisait, brisé... Quelque chose l'étouffait là... au fond de sa poitrine parce qu'il ne pouvait pas pleurer...

Il était seul...

Que s'était-il donc passé ?... Il ne savait plus très bien. C'était confus. Il se souvenait de la belle grande dame, très riche et qui lui avait offert beaucoup d'or... Est-ce qu'on achète la tendresse, le dévouement, l'affection ?... Que lui voulait-on ?... La belle grande dame n'avait pas d'enfants et le petit René lui plaisait... Il comprit et chassa la méchante femme... Des messieurs vinrent à leur tour. L'un deux était commissaire de police. Il apprit alors qu'on n'a pas le droit d'abriter sous son toit un enfant qui se meurt à l'angle d'une borne et de partager son pain avec lui. Il faut des papiers en règle autorisant l'adoption... Au nom de la loi, on lui prendrait son petit, son fils, pour le remettre à l'Assistance publique, non le livrer à des mains mercenaires... A moins que... La belle grande dame voulait bien adopter dans toutes les formes légales le petit René. Là René serait heureux, élevé, choyé, dans de la dentelle et dans du velours. L'avenir serait pour lui tout en rose. Le violoneux ne serait pas toujours là pour subvenir aux besoins du gamin. La vieillesse est le seuil de la tombe. Qui l'aime vraiment sait se sacrifier à l'être aimé...

Et voici pourquoi ce jour-là, le violoniste était seul.

Le lendemain matin, les voisins ne le voyant pas sortir à son ordinaire, montèrent sous les combles et pénétrèrent dans le taudis dont la porte ne fermait qu'au loquet...

Sur le grabat, il y avait un cadavre...

Les bras crispés semblaient encore serrer contre la poitrine, un violon brisé et une petite robe de garçonnet...

La belle grande dame paya les frais des obsèques.